Villa-Loupian (Hérault), un musée de site en Languedoc-Roussillon

Autor(en): **Pellecuer, Christophe**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'archéologie romande**

Band (Jahr): **134 (2012)**

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-835816

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

VILLA-LOUPIAN (HÉRAULT), UN MUSÉE DE SITE EN LANGUEDOC-ROUSSILLON

Christophe PELLECUER

Nous nous proposons dans ces quelques pages de retracer un itinéraire qui a conduit de la fouille et de l'étude d'un site archéologique, celui de la villa gallo-romaine des Prés-Bas pour en rester à la dénomination conventionnelle des publications archéologiques, à la conception et à la réalisation d'un « musée de site » dont l'appellation mûrement réfléchie est devenue aujourd'hui la plus courante, Villa-Loupian. L'usage successif de ces noms illustre en quelque sorte le travail d'élaboration accompli entre 1983, année qui marque le démarrage d'un nouveau programme de recherche de terrain et 2000, qui voit l'ouverture du site au public. Il est aussi possible pour poursuivre ce parcours au-delà de l'étape marquante de l'inauguration, d'observer les douze années de fonctionnement de cet équipement patrimonial et fort de cette expérience, d'envisager le devenir de ce musée, avec ses atouts, et les défis auxquels il devra faire face.

Loupian est localisé dans la plaine languedocienne, sur la rive nord d'une des plus grandes lagunes littorales du golfe du Lion, l'étang de Thau (fig. 1). Celui-ci est réputé pour sa production conchylicole, avec l'huître de Bouzigues et constitue un des multiples points d'attraction d'un tourisme estival de masse. Loupian reste comme à l'origine du projet une commune rurale, mais sa population atteint aujourd'hui 2 000 habitants, croissance favorisée par sa proximité avec une métropole régionale dynamique, Montpellier, distante seulement d'une trentaine de kilomètres, et avec la ville et le port de Sète, haut lieu touristique.

C'est en 1963 que des sondages confirment l'existence et l'intérêt de mosaïques polychromes de l'Antiquité tardive, signalées une première fois en 1930. Au lendemain de cette redécouverte, l'État et les collectivités locales vont mettre en œuvre une politique de maîtrise foncière et le site va rapidement bénéficier du statut et label de Monument historique (arrêté de classement du 27 mai 1970). On ne peut douter que ces investissements initiaux aient joué un rôle déterminant dans le devenir de ces vestiges. La direction régionale des affaires culturelles (ministère de la culture et de la communication), depuis cette date, a joué un rôle constant de partenaire au côté de la commune, propriétaire, dans les missions d'étude, de conservation et de restauration. Les municipalités successives poursuivront cette politique de maîtrise foncière durant les années quatre-vingt-dix, avec l'achat en totalité des surfaces du site archéologique, puis des terrains aux abords. L'ensemble forme une réserve foncière qui s'est avérée indispensable pour le développement du projet d'aménagement.

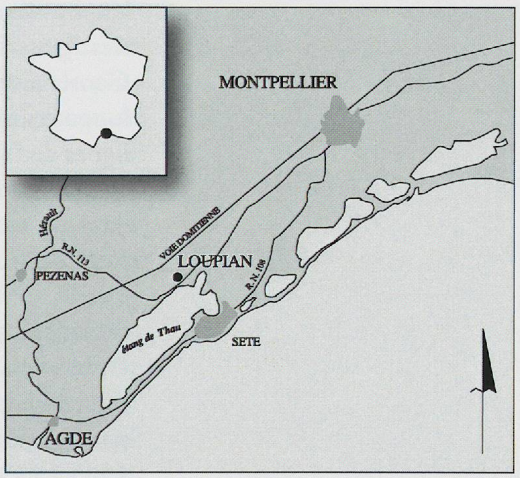

Fig. 1 — Villa-Loupian, un musée de site du littoral lagunaire languedocien.

Elle a permis d'isoler la zone des vestiges des espaces nécessaires aux équipements d'accueil. Ces acquisitions sont encore un atout aujourd'hui. Les terrains disponibles permettent la diversification des activités d'animation, comme la tenue de fêtes estivales en plein air et ouvrent la possibilité d'étendre les bâtiments existants, pour répondre à de nouveaux besoins ou de nouvelles fonctions, après plus d'une décennie d'activité.

LE TEMPS LONG DE LA RECHERCHE DE TERRAIN

Le projet d'un dégagement exhaustif des pavements de la résidence rurale ne prend forme qu'en 1968, sous la direction de Daniel Rouquette, qui est à l'origine de la redécouverte du site quelques années auparavant. Mais, l'entreprise semble vouée à l'échec du fait de plusieurs refus d'autorisation de fouille, jusqu'à l'association d'un spécialiste, Henri Lavagne, alors chercheur au CNRS et membre de l'équipe du *Recueil général des mosaïques de la Gaule*. Entre 1975 et 1982, la totalité des pavements va être dégagée et trois articles successifs, dans des revues nationales, feront connaître le site auprès de la communauté scientifique. Ces études s'avéreront indispensables pour les travaux de restaurations à venir[1].

Ces acquis indéniables, au début des années quatre-vingt, ne seront pas suffisants pour permettre la poursuite des recherches sur les salles d'apparat de la villa. À cette époque le Conseil Supérieur de la Recherche Archéologique en charge de la programmation nationale impose d'autres objectifs, un autre niveau d'exigence scientifique dans la conduite des fouilles. À l'initiative de la Direction régionale des affaires culturelles, une nouvelle équipe est constituée en 1983, sous ma responsabilité et bénéficiera du soutien de l'association ArchéOfactory (Loupian).

De 1984 à 1987, est réalisé un décapage de 400 m^2 aux abords de la résidence tardive, pour rompre avec la pratique des sondages aléatoires et tenter d'insérer les mosaïques dans une séquence chronologique établie grâce aux données de la stratigraphie. En 1988, la mise en place d'une étude préalable diligentée par la Conservation régionale des monuments historiques offre l'opportunité d'une longue campagne de fouille sur plus de six mois, qui permettra de fixer les grandes lignes de l'évolution de la villa depuis la ferme des origines. À partir de 1989-1990, l'enquête archéologique s'enrichit de nouvelles préoccupations. La villa est insérée dans un maillage de sites ruraux au fur et à mesure des progrès des campagnes de prospection pédestre. Une fouille est ouverte sur le site paléochrétien de Sainte-Cécile, découvert fortuitement à 800 m en amont du site antique et aux portes du village de Loupian, et permettra de faire le lien entre l'organisation domaniale tardo-romaine et la naissance du castrum féodal. Entre 1992 et 1994, l'équipe reprend l'étude de la villa, avec pour objectif de mieux cerner l'économie de l'exploitation rurale antique grâce à la fouille des bâtiments de production vinicole. De 1995 à 1999, un nouveau projet de fouille vient apporter un dossier décisif pour la connaissance du domaine antique, grâce à un site localisé à un kilomètre en aval de la villa, sur le rivage de l'étang de Thau. Nos travaux ont montré que l'implantation littorale du Bourbou, embarcadère et officine potière, offre un débouché sur la voie commerciale des étangs pour les productions du domaine, durant le Haut Empire comme à la fin de l'Antiquité.

Le bilan de 17 campagnes de fouilles, depuis 1983, représentant plus de 30 mois de terrain avec plus de 500 fouilleurs, a donné lieu, on s'en doute, à une riche documentation, dont une très large partie a été exploitée dans le cadre d'une thèse soutenue à l'université de Provence en 2000[2]. Cet effort inscrit dans la durée, avec une trentaine d'années de fouille depuis 1963, a permis de donner au projet patrimonial de véritables fondations scientifiques, qui légitiment les efforts financiers consentis par les collectivités publiques.

1. LAVAGNE 1977; LAVAGNE *et al.* 1976; 1981.

2. PELLECUER 2000.

LE DOSSIER SCIENTIFIQUE : LE DESTIN D'UNE VILLA DU SUD DE LA GAULE

La première exploitation rurale, vers le milieu du Ier s. av. J.-C., est certainement proche des fermes indigènes à fossés d'enclos, d'un type courant en Gaule septentrionale, dont de nombreuses attestations sont aujourd'hui connues en domaine méridional. Au début de notre ère, l'ensemble est reconstruit avec des traits plus méditerranéens, comme une organisation des bâtiments sur cour et l'adoption d'un plan régulier.

La ferme des origines laisse place dans la deuxième moitié du Ier s. à une véritable villa aux composantes clairement identifiées. L'aile résidentielle et ses bains s'ordonnent autour d'une cour à péristyle et confrontent un imposant cellier à vocation vinicole. Ce chai abrite alors une centaine de *dolia*, permettant d'entreposer une récolte de l'ordre de 1 500 hl. Jusqu'au milieu du IVe s., la villa connaît un certain nombre de modifications architecturales qui n'affectent pas l'ordonnance initiale. Des changements sont aussi perceptibles dans les productions et les volumes produits. Toutes ces observations témoignent de la fin d'un cycle économique, qui, comme pour d'autres sites, aurait pu conduire à l'abandon du centre domanial.

Dans la deuxième moitié du IVe s., un changement de cap est discernable avec la reprise des appartements résidentiels qui sont alors dotés d'un chauffage par canaux d'hypocauste, et la reconstruction du chai et de certaines installations de production. Au début du Ve s., le centre domanial connaît un développement sans précédent pour ensuite décliner rapidement. Des traces d'occupation sont encore perceptibles dans la deuxième moitié du Ve s. et au cours du VIe s.

La villa du début du Ve s. s'affirme par une recherche de monumentalité, particulièrement perceptible dans l'organisation de la résidence. L'étroite cour à péristyle du Haut Empire ainsi que les bâtiments utilitaires antérieurs sont condamnés pour laisser place à un vaste espace ouvert, bordé de galeries. L'un de ces portiques court sur près de 40 m de longueur. Les appartements destinés au maître du domaine sont agrandis et comprennent alors quatorze pièces revêtues de plus de 400 m^2 de pavements de mosaïque. Une grande salle triconque, un espace de réception occupant à lui seul 160 m^2, constitue le centre de la demeure.

Malgré de nombreuses lacunes et une conservation inégale selon les pièces, les vestiges de mosaïque retrouvés permettent de reconstituer le programme décoratif d'un de ces luxueux ensembles ruraux de la fin de l'Antiquité. Les compositions géométriques, souvent complexes, sont habillées à l'aide d'une riche palette de couleurs et de matières. Les tesselles utilisées sont taillées dans des pierres aux teintes et aux origines variées, dans de la céramique ou se présentent sous la forme de cubes en pâte de verre. Le répertoire décoratif se caractérise par un large recours à des motifs végétaux, comme des rinceaux de pampres de vigne ou un arbre chargé de fruits, qu'accompagnent des canthares, des paniers ou des éléments architecturaux. Les seules représentations figurées appartiennent à un même thème, celui des Saisons. Des liens stylistiques convaincants ont pu être établis par des comparaisons avec des décors reconnus sur des mosaïques et des sarcophages de l'Aquitaine gallo-romaine. D'autres rapprochements ont été suggérés avec des pavements de la Syrie romaine, justifiant l'hypothèse d'une intervention de mosaïstes orientaux.

LES MOSAÏQUES, IMPÉRATIFS DE CONSERVATION ET VOLONTÉ DE PRÉSENTATION PÉRENNE

Dès les premiers dégagements de mosaïques, la question de la conservation va se poser. Pour maintenir en l'état les vestiges, des bottes de paille sont achetées, on va les recouvrir de sable. Ce sont des solutions faciles et rapides à mettre en œuvre,

Fig. 2 — Le site archéologique en 1988, lors de l'étude préalable Monument historique (fonds ArchéOfactory, Loupian).

dont les effets protecteurs ne sont pas toujours avérés même en milieu méditerranéen. Cependant, les décideurs publics ont d'autres ambitions et souhaitent faire d'un projet de conservation des pavements sur place, dont l'intérêt scientifique est évident, un atout touristique pour attirer de très nombreux visiteurs et permettre de dégager des ressources nouvelles. Dans les années soixante, la démarche est originale pour le patrimoine antique en Languedoc-Roussillon, mais participe d'une réflexion plus large sur le devenir économique de la région, au moment où les grandes stations balnéaires sont en chantier.

La Direction régionale des affaires culturelles va faire réaliser en 1970 des abris pour protéger *in situ* les mosaïques qui n'ont fait l'objet d'aucune consolidation ou stabilisation. Le programme est basé sur des volumes simples, faits d'une ossature de piliers bétons, à remplissage de blocs de béton aggloméré, soutenant une charpente métallique couverte de plaques de fibrociment. Il n'a été appliqué qu'aux quatre premières mosaïques dégagées, pour une surface d'environ 200 m^2. Outre le fait d'être implantées sur les maçonneries antiques, ces constructions présentent des défauts techniques lourds de conséquences pour les pavements, comme l'absence d'isolation thermique, de ventilation et même d'un système de drainage et de recueil des eaux.

Près de vingt ans plus tard, en 1988, une étude préalable à la restauration des vestiges est commandée par la Conservation régionale des monuments historiques à Dominique Larpin, architecte en chef des monuments historiques (fig. 2). Le diagnostic, tant pour les mosaïques placées sous abri que pour celles simplement recouvertes de sable, est alarmant. À des degrés divers, d'importants signes d'altération ont pu être observés. De façon générale, le *tesselatum* a tendance à se désolidariser de sa chape. À l'intérieur, le processus semble s'être accéléré, avec d'importants phénomènes de décollement et même de soulèvement, la dispersion des tesselles en rive de lacunes et le développement de micro-organismes. Il est donc décidé d'engager la dépose de plus de 180 m^2 de pavement subsistant. Cette opération délicate a été réalisée sur une durée de trois mois par Raymond Rogliano et Michel Compan. Après relevé et nettoyage préalable, le pavement a fait l'objet d'un encollage et les découpes réalisées ont pu atteindre jusqu'à 4 m^2 pour respecter au mieux les compositions complexes des décors.

Dès 1990, les restaurateurs vont rapidement engager les travaux de transfert sur support moderne du *tesselatum* prélevé, assurant la pérennité tant souhaitée des pavements loupianais. D'un point de vue technique, deux couches de mortier de résine additionnée de sable ont été appliquées au revers du *tesselatum* nettoyé pour

remplacer le *nucleus* antique. L'ensemble ainsi formé a été solidarisé par collage à une plaque support en aluminium alvéolaire (« nid-d'abeilles »). La surface du *tesselatum* a dû à son tour être nettoyé afin de faire disparaître toute trace de dépôts superficiels, grâce à un gommage par flux d'air comprimé.

Le principal initial d'une présentation *in situ* n'a pas été remis en question à la suite des fouilles conduites dans le cadre de l'étude préalable, après dépose des pavements. Les vestiges découverts présentaient un médiocre état de conservation et ne permettaient pas une présentation facile à cause de la multiplicité des phases de reconstructions. Le projet d'aménagement pouvait ainsi privilégier la mise en valeur des quatorze mosaïques de la période du V^e^ s. et rendre perceptible la cohérence du programme décoratif de la résidence tardive. Le chantier de restauration des mosaïques se déroulera avec succès entre 1997 et 1999.

La principale difficulté résidait dans la lecture des pavements, dont il ne subsiste en moyenne que 35 % de la surface initiale et pour certaines mosaïques, la part de lacunes peut atteindre jusqu'à 80 %. L'objectif est alors de mettre en œuvre des méthodes d'évocation des parties manquantes, qui permettent une meilleure compréhension des compositions pour le grand public, tout en respectant le document archéologique. La conservation inégale des pavements et la diversité des réalisations, avec de grandes salles d'apparat et de pièces de moindre ampleur, ont conduit à définir un jeu limité de solutions techniques, employées selon des principes stricts. Pour les restitutions, ce sont bien évidemment les reconstitutions graphiques publiées qui ont servi de référence constante dans le dialogue entre archéologues, architectes et restaurateurs[3].

Trois méthodes de réintégration du décor, des tracés comme des aplats, ont été mises en œuvre. Pour les compositions les plus lacunaires, lorsque l'étude raisonnée des mosaïques n'avait pu aboutir à une conclusion définitive, l'intervention minimale a consisté à combler les lacunes à l'aide d'un mortier synthétique à la surface lissée et riches en inclusions dont l'aspect est proche du béton de tuileau antique. Les grandes lignes de la composition sont alors évoquées à l'aide d'un double filet de tesselles noires et grises. Tout au contraire, pour les pavements les mieux conservés, les lacunes sont comblées à l'aide de tesselles de débitage moderne (fig. 3). La continuité avec le *tesselatum* est assurée, mais aucune confusion entre le document original et l'intervention de restauration ne peut subsister dans l'esprit du visiteur. N'ont

Fig. 3 — La restauration des pavements polychromes. Le choix d'un procédé de réintégration non colorée à l'aide de tesselles modernes. Réalisation Raymond Rogliano et Michel Compan (fonds ArchéOfactory, Loupian).

3. Rogliano, Pellecuer 2003.

été employés que des cubes blancs, noirs ou offrant des nuances de gris, tout en contraste avec la polychromie de la mosaïque tardive. Enfin, les deux solutions ont pu être combinées pour un même pavement lorsque la surface conservée était très faible pour éviter ainsi la dominance de la mise en œuvre moderne, ou lorsque des zones particulières du décor étaient bien appréhendées alors que la compréhension de la composition d'ensemble n'était pas assurée.

LE MUSÉE DE SITE ARCHÉOLOGIQUE, BÂTIMENTS ET AMÉNAGEMENTS DE VISITE

L'un des volets de l'étude préalable commandée par la Conservation régionale des monuments historiques prévoyait la conception d'un nouveau bâtiment de protection, conçu comme un « parapluie » selon l'architecte en chef, sous la forme d'une construction unitaire, d'une surface minimale de 600 m^2 pour couvrir les mosaïques restaurées ainsi que les restes architecturaux de la résidence tardive. Ce bâtiment devait de même héberger tous les équipements pour l'accueil des visiteurs. Avec l'adjonction de fonctions muséales, le projet proposé alors aurait pu aboutir à un « site-musée intégré », pour reprendre la définition de David Rousseau à propos de la typologie des villas romaines ouvertes au public en Europe[4]. Loupian aurait pu adopter dès le début des années quatre-vingt-dix ce type de solution qui a donné lieu plus récemment à d'intéressantes réalisations en Allemagne comme en France. Cependant, le choix d'utiliser la reconstitution de la villa du V^e s. pour les volumes des bâtiments à construire a été écarté lors de l'évocation du projet en Commission supérieure des monuments historiques. Les deux premières esquisses architecturales, avec une version aux parois translucides qui n'était pas sans évoquer le modèle de Piazza Armérina et une version à bardage de bois et toiture de cuivre, seront des solutions sans lendemain.

Cet échec aurait pu sceller le destin du projet, mais la dynamique née autour des travaux de l'étude préalable a pu être relancée grâce au recrutement en 1989 d'un archéologue chargé de mission par la commune de Loupian. Marc Lugand saura maintenir l'intérêt des élus et favoriser la concertation avec la Conservation régionale des monuments historique. Un nouveau projet architectural dû aux architectes ruthénois Jacques Lacombe et Michel de Florinier va voir le jour en 1994. Une vaste toile couvrant plusieurs milliers de mètres carrés devait abriter un « écrin » pour les mosaïques et, dans une construction distante et distincte, les équipements d'accueil. Le coût d'une telle réalisation n'aurait pas été compatible avec l'économie du projet, mais l'option avancée, avec deux bâtiments différents aux fonctions complémentaires, va être retenue de façon définitive.

C'est en 1996 à la suite d'un concours lancé par la commune de Loupian et avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles qu'est retenu le projet présenté par une équipe d'architectes parisiens, Catherine Frénak et Stéphane Barbotin (fig. 4). Il bénéficie des expériences antérieures et répond aux exigences d'un véritable programme économique et culturel. On a pu parler pour cette réalisation architecturale d'un « minimalisme in situ »[5].

Un bâtiment pour l'accueil du public

Le bâtiment d'accueil et les parkings nécessaires sont implantés hors de l'emprise des vestiges de la villa, ce qui a été confirmé par les sondages archéologiques préalables au chantier. La silhouette de cette construction à un seul niveau joue avec la ligne d'un léger relief qui borde le site et le volume est rendu plus discret par le traitement de façade, utilisant un enduit clair et le bois.

4. Rousseau 2011, pp. 214-218.
5. Rambert 2000.

Fig. 4 — Le musée de site aujourd'hui. Dans un espace foncier public correspondant à l'emprise du site archéologique, au premier plan le bâtiment de protection de la résidence de l'Antiquité tardive ; en arrière-plan, le bâtiment d'accueil (cliché Selim Benalioua).

Ce bâtiment de 500 m^2 est affecté pour une partie à l'administration du site et aux équipements d'accueil du public ; il constitue d'autre part le point de départ de la visite, avec un hall d'accueil qui offre un point de vue privilégié sur l'étang de Thau. Deux salles font office d'espace muséographique, dont la visite est un préalable à la découverte des mosaïques. Une troisième salle est dédiée aux expositions temporaires, mais de façon plus usuelle aux ateliers pédagogiques, aux conférences et manifestations scientifiques.

La première étape de la visite permet de replacer le site archéologique dans l'espace du domaine et dans le temps, celui de l'évolution de l'exploitation rurale de l'époque tardo-républicaine au Moyen Âge. Des panneaux muraux offrent une reconstitution imagée du paysage autour de la villa et des éléments sur le système agraire développé dans l'Antiquité. Ce thème est complété par trois vitrines murales présentant des objets révélateurs des activités des occupants de la villa (la forge, l'élevage, l'étang et ses ressources, les habitants du domaine). Une maquette en position centrale, décomposée en quatre paliers successifs, permet d'évoquer les principales périodes de l'histoire architecturale du site. Un panneau et une autre maquette sont consacrés à l'édifice paléochrétien de Sainte-Cécile. Cette découverte est riche de sens pour faire comprendre le passage des formes antiques de peuplement, dont la villa est un élément remarquable, au village médiéval, qui a pris forme aux abords du premier lieu de culte chrétien.

La seconde salle est destinée à faciliter la présentation de la notion de villa et de ses différentes composantes définies par les textes antiques et largement documentées par l'archéologie. Là encore, c'est une maquette en position centrale qui offre les clés de lecture pour le visiteur. Est mise en scène la villa de Loupian durant le Haut Empire, avec son organisation en trois cours qui pourrait répondre aux caractéristiques des *partes* des sources agronomiques latines. La fonction résidentielle est suggérée par la pratique urbaine du bain, avec la reconstitution du *frigidarium* de

cette période, avec un pavement de sol à fond noir et *crustae* de marbre (*opus scutulatum*) entourant la margelle d'une *piscina* carrée. L'exploitation rurale et les productions agricoles sont illustrées par une toile réaliste de 15 m² montrant l'intérieur du chai de la villa, avec ses *dolia*, lors d'une visite d'inspection du propriétaire. Trois vitrines murales sont consacrées aux découvertes de l'atelier de potiers littoral du Bourbou dont les fabrications, en particulier celles d'amphores vinaires, participent de l'activité économique du domaine à la fin du I^er^ s. de notre ère.

Un bâtiment pour protéger et présenter les mosaïques

Les surfaces explorées par la fouille ont été remblayées de façon systématique à l'aide de graviers de calcaire froid puis de dépôts de terre végétale pour redonner un cadre de verdure au bâtiment de protection. Celui-ci occupe une emprise de 1 000 m² à l'emplacement des appartements de la résidence, à l'angle du péristyle qui ferme la vaste cour de l'Antiquité tardive. Une imposante ossature métallique a été élevée sur fondations de micropieux. Les forages nécessaires pour ces points d'appui représentent une surface cumulée de moins de 10 m² et ils sont tubés sur les premiers mètres, pour réduire encore l'impact sur les vestiges enfouis. Un bardage de contreplaqué marine, posé de clins, est utilisé pour les parois et autorise la circulation de l'air. La toiture, qui bénéficie d'une épaisse isolation thermique, permet tout à la fois de protéger les mosaïques contre la pluie et le rayonnement solaire. Cette protection permet d'éviter les chocs thermiques, en l'absence de dispositif de régulation de température.

Le volume intérieur est entièrement dégagé, éclairé pour l'essentiel en lumière artificielle zénithale. Seule la façade méridionale est ajourée, mais l'effet d'une lumière trop vive est limité par des stores. On a cherché à concilier une vision d'ensemble des pavements comme une vue rapprochée des motifs des mosaïques. Le circuit de visite tente de répondre au mieux à ce double objectif. Le visiteur emprunte une branche du péristyle puis un escalier qui le conduira à un point de vue panoramique à quatre mètres de hauteur. Il chemine ensuite sur une passerelle périphérique, qui le ramènera jusqu'au niveau du sol, pour observer les détails des pavements. Ce dispositif est adapté à des visites de groupes et permet l'accès aux personnes à mobilité réduite en utilisant le dispositif en pente douce.

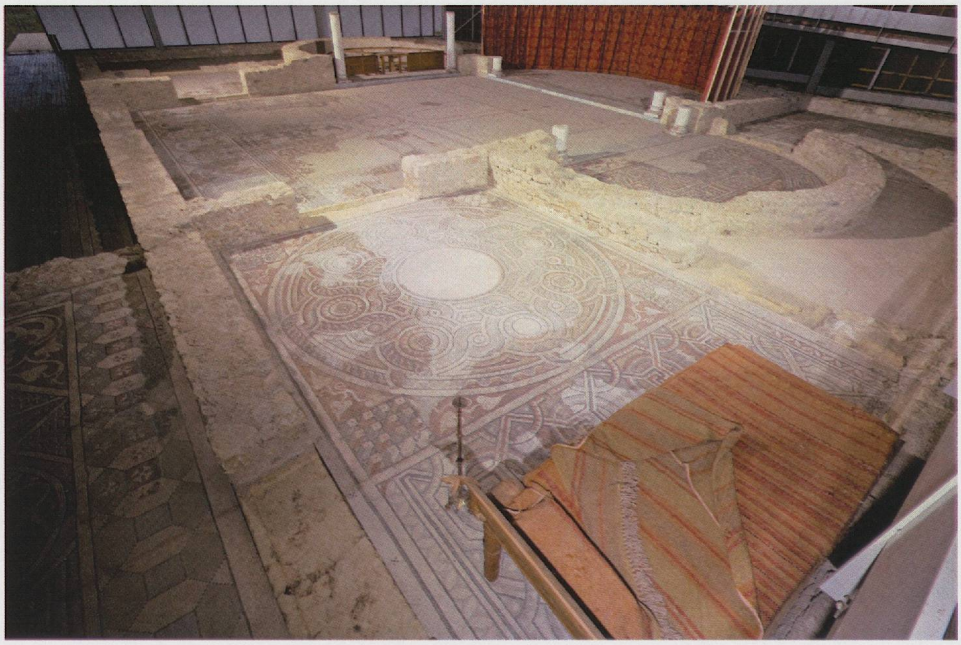

Fig. 5 — Les mosaïques restaurées selon divers degrés d'intervention sont replacées *in situ*, dans le cadre architectural des appartements résidentiels du début du V^e^ s. Des compléments muséographiques ont été apportés en quelques points, tentures et pièces de mobilier (Michel Olive, DRAC PACA, Service régional de l'Archéologie).

Le mode de restitution des lacunes utilisant des tesselles modernes favorise la mise en valeur des pavements dans cet espace privilégié. L'objet de la visite reste le pavement antique, mais des compléments muséographiques, volontairement réduits, ont tout de même été mis en place (fig. 5). Ils ne sont pas répartis sur l'ensemble des appartements résidentiels, mais au fur et à mesure du parcours de visite apparaissent quelques éléments permettant d'appréhender l'aspect initial de la demeure et le mode de vie de ses occupants. En l'absence d'une décoration pariétale conservée, une tenture à fond rouge et motifs géométriques or, inspirés de représentations sur tissu, vient confirmer le caractère luxueux de l'abside majeure de la salle de réception. Dans une autre pièce, c'est une toile peinte qui reprend la composition d'un enduit mural du V^e^ s. découvert à Coire (CH-Grisons)[6]. Du mobilier est placé dans certaines pièces pour en suggérer la fonction. Les reconstitutions ont été menées sous la direction de Michel Feugère (UMR 5140 Archéologie des Sociétés Méditerranéennes, Lattes-Montpellier). Est installé dans l'une des absides de la salle de réception triconque un *stibadium*, un lit semi-circulaire avec une table de bois, répondant à l'étiquette de la sociabilité et aux représentations des banquets de l'Antiquité tardive. Un lit, accompagné d'un candélabre, prend place sur une large tapis de réserve de la mosaïque, dans ce qui pourrait être interprété comme une chambre d'hôte. Dans la pièce de vie à la toile peinte, c'est une bibliothèque à deux corps et à fronton, tirée d'une représentation de ce type de meuble sur mosaïque du mausolée de *Galla Placidia* (Ravenne). Les charnières en os sont reconstituées à partir du modèle si fréquemment retrouvé en fouille.

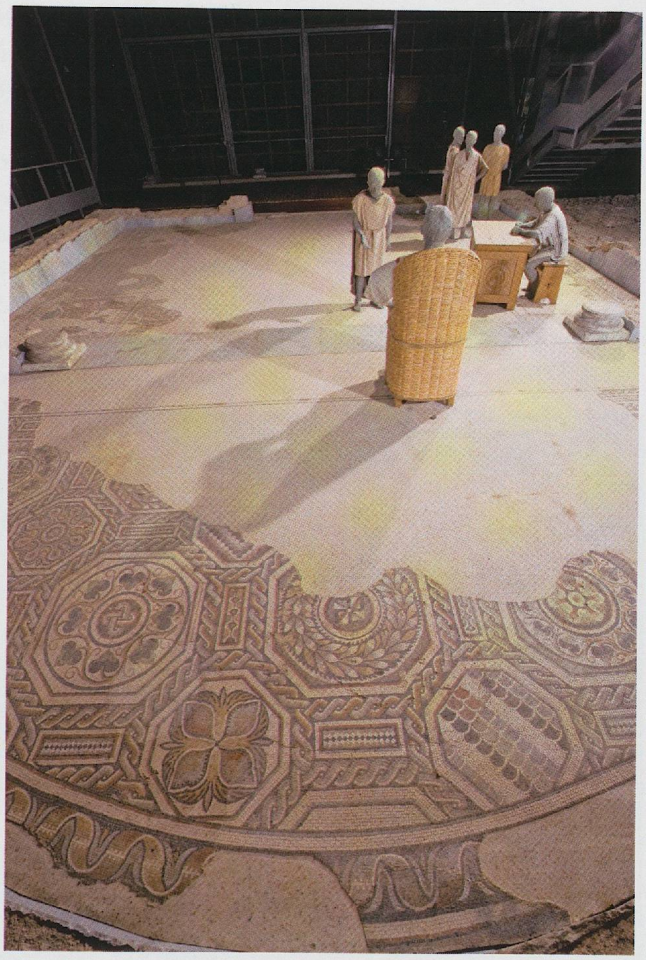

Fig. 6 — La scène du propriétaire recevant ses colons dans l'une des pièces d'apparat, suggérer l'Antiquité tardive au-delà des vestiges archéologiques (Michel Olive, DRAC PACA, Service régional de l'Archéologie).

Lorsque la visite s'achève avec la salle d'apparat aux lambris de marbre, le public découvre une scène inspirée de l'historiographie de l'Antiquité tardive, celle du propriétaire recevant ses colons (fig. 6). Des mannequins en résine polyester, aux formes simplifiées mais individualisés par leur corpulence ou leur stature, sont vêtus selon leur rang social. Le propriétaire prend place sur un fauteuil en osier, reproduit selon un type courant de l'iconographie gallo-romaine, alors que le régisseur est assis derrière un coffre de compte, dont on trouve de multiples représentations sur des reliefs. On a utilisé ici pour le détail une mosaïque funéraire de Tabarka, la mosaïque au scribe ou du banquier datée du V^e^ s. conservée au musée du Bardo (Tunisie). Les personnages des colons sont debout, l'un présentant une demande ou une justification au *dominus*, les autres dans l'attente de l'audience.

DEVENIR D'UNE RÉALISATION PATRIMONIALE APRÈS UNE DÉCENNIE D'EXPÉRIENCE

Plus d'une décennie s'est écoulée après l'ouverture du musée de site en juin 2000. L'indice de la réussite d'un projet de ce type reste la fréquentation par le public. Avec un niveau annuel de 18 000 visiteurs dont un quart environ de scolaires, il est possible d'affirmer que Villa-Loupian répond aux attentes de ses concepteurs et des décideurs à l'origine de cet investissement. Le coût total de cette opération, de la restauration des mosaïques à la construction des bâtiments et à leur équipement, est de l'ordre de 2 millions d'euros, financé par l'État avec la participation de l'Europe,

6. DRACK, 1988, pp. 71-74, tav. 16.

le conseil régional de Languedoc-Roussillon, le conseil général de l'Hérault et la commune de Loupian. L'intérêt scientifique et patrimonial des vestiges découverts justifiait un tel engagement des collectivités publiques. En retour pourrait-on dire, le musée de site joue un rôle d'équipement de référence, de relais dans le cadre d'une politique territoriale culturelle et constitue une image intéressante d'un point de vue qualitatif pour un tourisme languedocien en voie de diversification.
De façon plus prosaïque, se pose pour un tel aménagement la question de la pérennité, entendue comme la permanence de la réalisation mais aussi comme le maintien du niveau de l'offre pour le public. Le problème récurrent reste comme dans bien des cas la charge du fonctionnement. La recherche systématique du « petit équilibre » dans le budget annuel est indispensable mais ne peut suffire. Le transfert de la gestion du site de la commune de Loupian à la communauté de communes du Nord du Bassin de Thau est une réponse adaptée à l'inadéquation qui est apparue à la pratique entre les capacités des finances municipales et les missions du nouvel équipement. Si la solution trouvée a été efficace pour la décennie écoulée, des interrogations se posent maintenant pour le musée qui doit s'engager dans un nouveau cycle de développement et donc d'investissements.

En guise de conclusion, on peut tracer rapidement les grandes lignes d'un programme pour la décennie à venir.
Une part des investissements à prévoir est nécessaire pour la permanence de la structure. Au moment de la rédaction de ces lignes, a débuté un chantier de dépose des pavements et de reprise du drainage du bâtiment de protection. Peu de temps après l'ouverture du musée, des remontées d'humidité ont été constatées sur les lignes de joints entre les différents panneaux supports des mosaïques. Les dangers de ces altérations pour les pavements ont justifié un fort engagement financier de la Conservation régionale des Monuments historiques. D'autres travaux tout aussi lourds doivent être prévus pour l'entretien décennal des bâtiments. Des problèmes nombreux sont à régler pour les bardages et les huisseries de bois ou les ossatures métalliques. Les espaces muséographiques intensément fréquentés devraient être repris pour les revêtements de sols et de murs, comme pour les éclairages. Plus généralement, les désordres constatés, non pris en compte dans les dotations annuelles d'entretien, sont à traiter dans le cadre de ce plan de financement.
Une autre part relève des investissements d'avenir. Là encore, la décennie écoulée a vu d'importantes modifications dans les missions du musée de site. Le renforcement progressif du personnel et la professionnalisation des profils demandent des espaces adaptés aux fonctions qui se sont imposées pour la préparation de l'accueil des publics, la gestion et la communication. Depuis 2006, la compétence du service Patrimoine de la CCNBT a été étendue au domaine de l'archéologie préventive avec la mise en place d'un service agréé dans ce domaine par le ministère de la Culture et de la Communication. Naturellement installée dans des locaux réaffectés du musée, cette mission, qui n'était pas prévue dans le programme du projet, nécessite des espaces de travail nouveaux. Grâce à de nouveaux recrutements, la dimension recherche qui avait quelque peu déserté le site après l'arrêt des fouilles programmées apporte un nouvel axe de développement. Un renouvellement doit de même être apporté à une muséographie qui a vieilli. Des efforts ont été faits par l'équipe du musée pour modifier l'organisation des visites. À l'origine, les visites étaient guidées dans le bâtiment d'accueil comme dans celui de protection des mosaïques. Aujourd'hui, les visites apparaissent plus fluides, avec une partie en visite libre dans le bâtiment d'accueil, toujours guidée dans le bâtiment de protection. Le musée ne possède pas de collections au sens strict du terme, même s'il a la possibilité d'exploiter les mobiliers découverts lors des fouilles de la villa. Il dispose d'un important dossier scientifique sur un ensemble domanial dont de multiples ressources n'ont

pas été utilisées jusque-là. Elles pourront être complétées par les acquis des fouilles préventives conduites sur d'autres villas par l'équipe de Loupian. Ces résultats demandent à être exploités grâce aux plus récentes technologies du numérique. À l'occasion des Journées nationales de l'Archéologie, en mai 2011, le ministère de la Culture et de la Communication a mis en ligne un nouveau volume de la collection *Grands sites archéologiques* : Villa, villae en Gaule romaine. Villa-Loupian en Languedoc www.villa.culture.fr. Ce travail a été une opportunité pour amorcer une réflexion sur l'intégration de nouveaux outils dans une muséographie renouvelée (fig. 7). Le challenge de la construction d'un musée de site a été passionnant. Ce nouveau chantier qui s'ouvre le sera tout autant.

Fig. 7 — Les ressources du site internet www.villa.culture.fr, dédié à Loupian et aux villas de la Gaule romaine. À partir des restitutions scientifiques conçues par Robert Thernot (Institut National de Recherches Archéologiques Préventives), il a été décidé de proposer pour le grand public des évocations de chaque période architecturale de la villa (ici, l'état du Haut-Empire) (Stéphane Cugnet, LaForme).

BIBLIOGRAPHIE

Drack Walter, Emmeneger Oskar collab., *Pittura parietale romana dalla Svizzera*, Mendrisio, 1988. 86 p. (Catalogue d'exposition).

Lavagne Henri, « Deux mosaïques de style orientalisant à Loupian (Hérault) ». *Fondation Eugène Piot*, 61, 1977, pp. 61-86. (Monuments et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

Lavagne Henri, Rouquette Daniel, Prudhomme Richard, « La villa gallo-romaine des Prés-Bas à Loupian (Hérault) ». *Gallia*, 34, 1976, pp. 215-235.

Lavagne Henri, Rouquette Daniel, Prudhomme Richard, « Les nouvelles mosaïques de la villa gallo-romaine de Loupian (Hérault) ». *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 14, 1981, pp. 173-203.

Pellecuer Christophe, *La villa des Prés-Bas (Loupian, Hérault) dans son environnement. Contribution à l'étude de la villa et de l'économie domaniale en Narbonnaise*, 2000, 565 p. (Thèse d'Archéologie, Université de Provence).

Rambert Francis, « Loupian minimalisme in situ », *D'A revue d'Architectures*, 105, octobre 2000, p. 41.

ROGLIANO Raymond, PELLECUER Christophe collab., « Un musée de site à Loupian (Hérault, France) : restaurer, présenter et étudier les mosaïques de la villa gallo-romaine des Prés-Bas », in : Patrick BLANC éd., *Les mosaïques : conserver pour présenter ?*, Arles, 2003, pp. 111-122. (Actes de la VII[e] conférence du Comité International pour la conservation des mosaïques, Arles - Saint-Romain-en-Gal, 22-28 novembre 1999, Arles).

ROUSSEAU David, *Découverte et mise en valeur des villas romaines des provinces occidentales de l'empire. Les sites antiques d'Europe et d'Afrique du Nord ouverts au public de la fin du XVIII[e] siècle au début du XXI[e] siècle*. Paris, 2011. 589 p. (Thèse d'Archéologie, Université de Paris 1, Panthéon-Sorbonne).